

FESTIVAL DE CANNES
SÉANCE SPÉCIALE
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

LE THÉORÈME DE MARGUERITE

un film de Anna Novion

TS PRODUCTIONS
PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
SÉANCE SPÉCIALE
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

LE THÉORÈME DE MARGUERITE

un film de Anna Novion

AU CINÉMA LE 15 NOVEMBRE

▷ *RELATIONS PRESSE*

SUPERMARKET

CHRISTIAN STRÖHLE

christian@super-market.ch

+41 79 390 47 69

▷ *DISTRIBUTION SUISSE*

OUTSIDE THE BOX

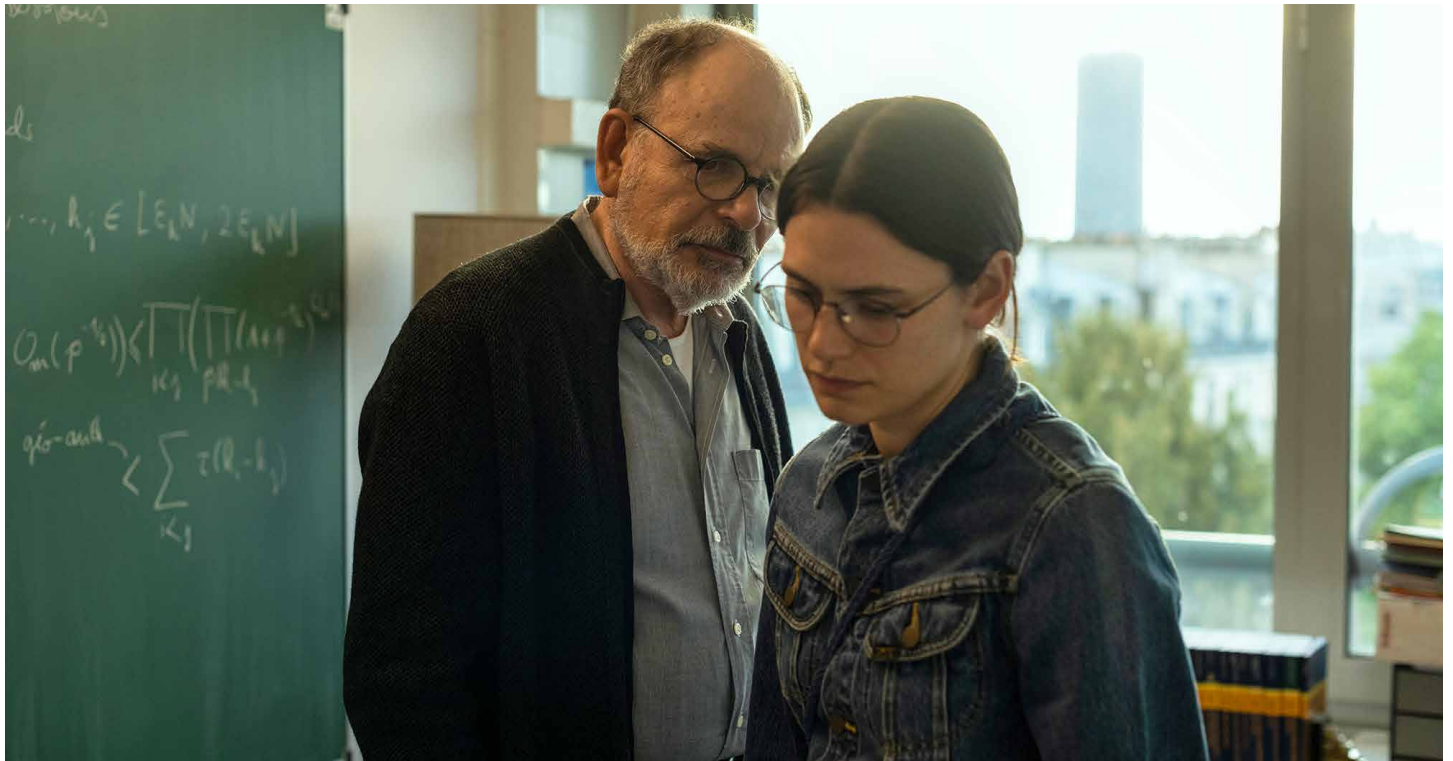
Chemin du Martinet 28 1007

Lausanne

info@outside-thebox.ch

+41 21 635 14 34

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.OUTSIDE-THEBOX.CH



L'avenir de Marguerite, brillante élève en Mathématiques à l'ENS, semble tout tracé. Seule fille de sa promo, elle termine une thèse qu'elle doit exposer devant un parterre de chercheurs. Le jour J, une erreur bouscule toutes ses certitudes et l'édifice s'effondre. Marguerite décide de tout quitter pour tout recommencer.

Entretien avec ANNA NOVION

L'Ecole Normale Supérieure est un univers clos, mystérieux pour les néophytes. Pourquoi avoir choisi ce cadre comme point d'amorce du film ?

Quand je commence un film, je pars toujours d'un sentiment, d'une sensation que j'ai éprouvée, qui m'intrigue et que j'ai envie d'explorer. Vers 20 ans, je suis tombée malade et j'ai dû rester cloîtrée six mois. Après ma guérison, j'ai ressenti un décalage avec les gens de mon âge, je n'étais plus dans leur insouciance. J'ai cherché comment raconter ce décalage au monde et aux autres. J'ai pensé aux grandes écoles, où les élèves sont parfois en dehors du monde, focalisés sur leurs études et très vite le milieu des mathématiques m'est apparu comme une évidence.

L'univers des mathématiques – et par extension de l'ENS – a rarement été représenté au cinéma, et encore moins avec une héroïne mathématicienne. C'est ma rencontre avec Ariane Mézard, l'une des rares et grandes mathématiciennes françaises, qui a été déterminante. Entre nous, il y a eu un coup de cœur amical, une « reconnaissance » qui m'a bouleversée. Elle est sensible, directe, franche, ouverte aux autres. Elle dégage une force impressionnante contenue dans beaucoup de fragilité, une évidente assurance qui semble pourtant toujours s'excuser d'être là. C'est la première qui m'a parlé des mathématiques d'une manière artistique, en évoquant la poésie, l'imaginaire, tout ce qui m'anime aussi dans mon métier. En me parlant de sa passion, elle me parlait de la mienne. Gilles Deleuze disait très justement qu'un scientifique invente et crée autant qu'un artiste...

Avec Mathieu Robin, mon co-scénariste, nous avons écrit un personnage qui s'inspirait très fortement d'Ariane et qui, en même temps, me racontait.

Être réalisatrice, c'est ne jamais rien lâcher. Il y a chez Marguerite ce volontarisme, une forme d'abnégation, une passion dans lesquels je me reconnais. L'autre point commun, c'est l'engagement et la ténacité qu'exigent nos métiers. Les mathématiciens peuvent chercher toute leur vie à résoudre un problème sans être certains d'y arriver. Les cinéastes prennent aussi le risque de voir leur projet achopper à tout moment. Il y a quelque chose de l'ordre d'un acte de foi. Être mathématicien, c'est entrer en religion. D'ailleurs l'ENS ressemble à un cloître et il s'y déroule des séminaires... Dans le film, Marguerite a un rapport très pur aux mathématiques, une forme de dévotion.

Werner est non seulement un mentor pour Marguerite mais aussi un référent de cette « religion ». Pour lui, « les mathématiques ne doivent souffrir d'aucun sentiment ».

Le milieu des mathématiques est ultra compétitif. Ceux qui poursuivent des recherches savent qu'ils font partie de l'élite. C'est le cas de Werner. C'est un ambitieux qui estime ne pas avoir été reconnu à la hauteur de son talent. Il en a nourri du ressentiment. Il a toujours foi dans les mathématiques mais la frustration le ronge.

Werner est une figure de pouvoir qui empêche Marguerite de s'accomplir. Depuis son entrée à l'ENS, elle le voit comme un protecteur et convoque des sentiments là où lui impose une distance. Elle



cherche à lui plaire, comme une fille veut être aimée par son père. Werner est incapable de prendre cette place et ce n'est pas non plus son rôle. Marguerite ressent à un moment donné une trahison de sa part. Je ne porte aucun jugement : Marguerite n'est pas la victime et Werner le bourreau. Chacun est dans sa vérité.

Le thème de la filiation tient une place centrale dans tous vos films. Comment l'expliquez-vous ?

C'est lié à mon histoire personnelle, sans doute aux rapports que j'entretiens avec mon père. Ce n'est pas un hasard si mes films commencent avec des personnages – ceux incarnés par Jean-Pierre Darroussin et, ici, celui d'Ella Rumpf – boulonnés dans leurs certitudes et qui ont peur de s'ouvrir. Survient ensuite un événement qui les oblige à faire un pas de côté, à lâcher prise, à faire de leur vulnérabilité une force.

J'aime installer des personnages dans un parcours initiatique, les voir s'ouvrir au monde, grandir, se détacher des figures d'autorité. Dans *Les grandes personnes*, c'est une adolescente (Anaïs Demoustier) qui s'émancipe de son père, le temps des vacances sur une petite île suédoise. Dans *Rendez-vous à Kiruna*, le récit adopte le point de vue du père avec en filigrane le thème de la reconnaissance. Dans ce film, c'est Marguerite qui mène le récit, c'est elle qui s'acharne dans son travail pour prouver à Werner qu'elle mérite sa place. Et cette conviction nourrit sa colère. Marguerite affirme peu à peu ce qu'elle attend de Werner : une reconnaissance en tant que mathématicienne à part entière. Elle n'est pas là pour satisfaire aux quotas !

Comme dans tout récit d'apprentissage, Marguerite croise des personnages, Noa et Lucas, qui vont infléchir le cours de sa vie et qu'elle va aussi influencer...

Noa et Lucas sont davantage dans la vie que Marguerite. Noa est danseuse, elle s'exprime par le corps, elle en a fait un art alors que Marguerite n'a jamais pris soin de son physique. Noa est comme une petite tornade dans la vie de Marguerite, mais toutes les deux ont des points communs. Elles sont passionnées par leur métier, elles n'ont aucun préjugé, elles s'étonnent mutuellement de leur différence mais pour autant, chacune accepte l'autre comme elle est. La liberté de parole de Marguerite épate Noa, la liberté de femme de Noa inspire Marguerite.

Lucas est plus sociable que Marguerite, plus léger, il étudie avec pour objectif la réussite et une certaine forme de gloire. C'est la passion des mathématiques

qui les réunit. Marguerite, elle, ne s'autorise pas à rêver ailleurs, elle a même le sentiment que l'affirmation de sa féminité pourrait dévaloriser son talent. A l'ENS, elle a tout fait pour se fondre dans la masse, c'est-à-dire être comme les garçons qui doivent masquer leurs faiblesses et leur sensibilité. Lucas doit batailler pour convaincre Marguerite qu'avoir des sentiments ne risque pas de la fragiliser. Pour Marguerite, le problème, c'est que les sentiments sont par essence irrationnels et qu'elle ne peut pas les maîtriser comme un raisonnement scientifique. Il y a dans leur duo matière à une comédie romantique et à une comédie de remariage avec les mathématiques !

L'un des premiers pas de côté de Marguerite, c'est de faire l'amour à un inconnu dragué dans la rue. Comment avez-vous imaginé cette scène à la fois surprenante et irrésistible ?

Avec Mathieu, on s'est amusé à inverser les codes habituels de séduction. Marguerite est subversive sans le savoir : en suivant Yanis dans la rue, elle devient une sorte de prédatrice plutôt inquiétante ! Elle prend aussi des risques mais n'éprouve aucune peur. C'est ce qui rend Marguerite parfois comique : elle dit et fait des choses que personne ne s'autorise. C'est dans cet esprit que j'ai découpé et tourné la scène avec Yanis. Quand les scènes de sexe ne racontent rien d'autre que le sexe, je les trouve embarrassantes. Ça n'a rien à voir avec la pudeur, c'est une question de pertinence narrative. La scène du film raconte que Marguerite cherche son plaisir sans tenir compte de son partenaire. Lui la regarde, plutôt intrigué, en se demandant qui est cette femme déterminée au-dessus de lui !

L'autre univers, tout aussi inattendu, dans lequel déboule Marguerite est celui des parties de Mah-jong !

Et je ne suis pas plus joueuse de Mah-jong que mathématicienne ! Avec Mathieu, on a beaucoup réfléchi sur ce qui est l'un des pivots du film : comment Marguerite, après son départ de l'ENS, allait-elle renouer avec sa passion ? On s'est rendu compte que les grands joueurs de Mah-jong sont souvent des mathématiciens : c'est un jeu où il faut des capacités intellectuelles hors norme pour s'imposer. C'était idéal pour Marguerite.

J'aimais l'idée de la replonger dans un univers exclusivement masculin où les participants estiment d'emblée qu'elle n'a pas sa place, qu'elle ne peut pas égaler les hommes.

Le refus de perdre, au jeu comme dans ses recherches, conduit Marguerite au bord du gouffre. Est-ce une manière d'évoquer la folie qui guette tous les génies ?

J'ai voulu faire ressentir ce vertige, montrer que Marguerite peut déraiper par orgueil et se perdre. Tous les mathématiciens ont une histoire à raconter sur un collègue qui est devenu fou, schizophrène, qui ne s'est jamais remis d'une erreur ou qui s'est suicidé. C'est un domaine qui exige tellement de travail que le cerveau peut implorer. Les gens qui ont une rapidité d'esprit hors du commun veulent être en permanence à la hauteur de leurs capacités ; c'est une exaltation permanente et beaucoup de pression. On peut aussi faire la comparaison avec ce que vivent les sportifs de haut niveau.

Comment votre choix s'est-il porté sur Ella Rumpf, révélée par Grave et que l'on a vue notamment dans la série Tokyo Vice ?

Je ne lui ai pas fait passer d'essais. Quand on s'est rencontrées, on a beaucoup discuté, je l'ai observée et j'ai su que c'était elle. J'ai senti qu'il y avait la possibilité d'une rencontre passionnante entre Ella et le personnage, et que de cette rencontre jaillirait une Marguerite captivante. Ella dégageait une intensité, une capacité d'engagement que j'avais envie de filmer.

On s'est demandé jusqu'où pousser le curseur de la comédie avec ce personnage. Marguerite est décalée par rapport au monde extérieur mais ce n'est pas non plus une extraterrestre, il fallait éviter de tomber dans le grotesque, la caricature. Pendant quatre mois, on a répété et repris toutes les scènes pour trouver la juste mesure. Par exemple, au début du film, Marguerite répond à une interview. Quand on lui demande quels sont ses hobbies et qu'elle répond « Je joue aux Yams avec ma mère », elle est premier degré. Son sérieux la rend comique.

Outre le travail avec Ariane Mézard qui l'a immergée dans l'univers des mathématiques, leur philosophie et leur calligraphie, Ella s'est impliquée physiquement. J'avais très envie de filmer la démarche de Marguerite. Elle est à la fois gauche, un peu garçonne, tout en allant droit au but. Elle se fiche complètement du regard des autres, c'est un trait de caractère que j'adore. On vit tous dans un monde où l'on scrute l'autre autant que l'on est détaillé, on est constamment jugé sur les réseaux sociaux. Montrer quelqu'un qui s'abstrait de cette tyrannie quotidienne participe de mon discours sur notre société.



Marguerite a beau ne pas être dans la norme, c'est une femme d'aujourd'hui...

... Et une femme forte, d'un haut niveau intellectuel. Elle est un exemple, au sens où c'est une combattante acharnée et endurente, qui plus est, dans un milieu très masculin. C'est difficile de se faire une place lorsque l'on est sans cesse ramenée à son genre ; c'est une pression, induite par les autres, qui oblige à être la meilleure. Je l'ai éprouvé dans mon métier, notamment lorsque j'ai réalisé des épisodes du *Bureau des légendes*. On pense que si on est la seule femme à avoir été choisie, il faut mériter sa place parce qu'on est une exception, voire une anomalie.

C'est la première fois que je me raconte autant dans un film. Il n'est pas autobiographique mais profondément personnel, dans mon rapport au monde et au travail. Sur le plateau, on n'arrêtait pas de m'appeler Marguerite et Ella, Anna ! Il faut être une guerrière pour réussir dans ce métier. La colère de Marguerite, je la porte aussi, face à des choses de la vie que l'on estime injustes. Marguerite est un petit soldat qui n'obéit pas aux ordres, qui grandit, et s'emplit d'une grande puissance. J'espère qu'à travers elle, le film donnera envie aux femmes de se battre pour accomplir leur passion.

En incarnant l'intransigeance et la dureté de Werner, Jean-Pierre Darroussin impressionne dans un registre inhabituel...

Les grands acteurs, on doit pouvoir leur faire jouer tous les registres. Mais le cinéma français a parfois tendance à les cantonner dans les rôles qui ont fait leur succès : pour Jean-Pierre, ce sont les personnages sympathiques, plein d'humanité, ceux qui suscitent une empathie immédiate. Lui faire jouer une rugosité, davantage de dureté, rend son humanité plus trouble encore et fait naître une ambivalence passionnante à filmer. Werner aurait pu être un personnage antipathique et toxique. Jean-Pierre lui a conféré une dimension plus attachante, ambiguë et contrastée.

Jean-Pierre a lu beaucoup de versions du scénario, il a vu grandir le personnage, ça fait longtemps qu'il connaît Werner ! Après cet apprentissage au long cours, il a beaucoup répété avec Ella pour trouver leur dynamique. Arrivé au tournage, il y avait comme

une évidence : Jean-Pierre avait saisi ce que Werner devait être. Quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre. Y compris avec les sentiments.

En quoi était-ce crucial de caler votre mise en scène sur la trajectoire de Marguerite ?

Mes précédents films étaient impressionnistes, les sentiments émergeaient doucement, il fallait les accompagner par petites touches, par de longs plans. Marguerite est plus brute, directe, ce qui m'a amenée à privilégier l'expressionnisme dans la réalisation. On part de l'ENS, monochrome et silencieuse. Les cadres sont géométriques à l'image de l'ordre qui règne dans l'établissement. Le désordre et l'irrationnel s'immiscent ensuite dans la vie de Marguerite. Il y a davantage de couleurs, de plans caméra à l'épaule, de mouvements, la caméra devient plus légère.

Les mathématiciens parlent aussi d'amusement et d'expérimentation. Leur plaisir est de consacrer leur temps à résoudre des énigmes. C'est une part d'enfance que je voulais imprimer au film. C'est la première fois que je vais consciemment vers un cinéma ludique. Mon inspiration, je l'ai puisée dans un certain cinéma américain qui prend en compte le plaisir du spectateur et fait en sorte de ne pas le frustrer. Quand je vois les films de Paul Thomas Anderson, des frères Coen, de Tarantino, leur jubilation se ressent.

Mes références pour l'interprétation de Marguerite étaient également américaines : Elle Fanning, Emma Stone, Saoirse Ronan. En Europe, on privilégie davantage un jeu naturaliste, on cherche un vérisme pur et dur, au point de gommer ce que l'interprétation



peut avoir d'espiègle. J'ai opté pour une mise en scène sans cesse en mouvement, à l'image du cerveau de Marguerite qui est en ébullition permanente. Le film est dans l'énergie mentale du personnage.

Vous arrivez même à rendre les mathématiques cinématographiques !

C'était l'un des autres enjeux de réalisation. Comment rendre organiques ces mathématiques auxquels personne ne comprend rien ? Il fallait que j'épouse la passion et l'engagement qui animent Marguerite et Lucas. Tous les deux sont acharnés au travail. Ne pas le montrer aurait été un manque de respect et de vérité envers les mathématiciens. Quand ils peignent en noir les murs du salon pour y écrire des équations, je voulais qu'on ait l'impression qu'ils repeignent la chapelle Sixtine ! Ces écritures sont comme des hiéroglyphes, elles

sont fascinantes à regarder, il y a de la beauté dans cette abstraction.

Les équations que l'on voit dans le film sont toutes authentiques, c'est Ariane Mézard qui s'y est engagée. La conjecture de Goldbach, que veut prouver Marguerite, est un problème qui n'a pas encore été résolu. Et ce qui est fou, c'est qu'Ariane a fait de vraies avancées sur le sujet en amont du tournage. Les mathématiciens qui, dans le futur, voudront démontrer Goldbach pourront voir le film et y trouver des éléments clé !

L'énergie de Marguerite dont vous parlez est portée par le choix d'une musique romanesque. Comment Pascal Bideau l'a-t-il composée ?

On travaille ensemble depuis *Les Grandes Personnes*. Pascal était parti sur une musique mathématique, cérébrale, qui ressemblerait à du Philip Glass, mais on s'est rendu compte que ça n'apportait rien à l'image. J'avais constamment en tête « L'enfer », la chanson de Stromae où il évoque ses pensées suicidaires. J'ai réalisé que c'étaient les chœurs bulgares, au début du morceau, qui me touchaient.

Ça a été comme un déclic pour Pascal et moi : il nous fallait une musique lyrique et romanesque qui traduise la richesse d'âme de Marguerite, son côté « à fleur de peau » qu'elle cherche à dissimuler. La musique composée par Pascal contribue à donner du romanesque au récit et complète la compréhension du personnage.

Comment abordez-vous la sélection officielle du film à Cannes, quinze ans après celle de *Les Grandes Personnes* à la Semaine de la Critique ?

Avec enthousiasme. Quand j'ai présenté *Les Grandes Personnes*, j'avais 28 ans. Il y avait de l'euphorie, des frissons, ça me paraissait irréel et j'ai ressenti ça comme un accomplissement, comme si mon rêve se réalisait. J'étais une cinéaste débutante et cette sélection me confortait dans l'idée que je pouvais me faire une place dans ce métier. Bien sûr, passé ce moment magique, j'ai réalisé que ce n'était qu'une étape et qu'il fallait se remettre au travail. Les moments d'euphorie ne durent jamais longtemps. Aujourd'hui, j'ai davantage de recul, je réfléchis déjà à la suite. Ce qui est rassurant, quand on est sélectionné dans le plus grand festival de cinéma du monde, c'est qu'on se dit qu'on a bien fait de s'acharner ! Il y a tellement de moments dans la vie d'une réalisatrice où l'on se demande si c'est raisonnable de se battre autant pour raconter une histoire. Cannes balaye pour un temps une partie de ces doutes. Et puis, je vais aussi y rencontrer mon premier public et je sais que pour moi ce sera l'expérience la plus émouvante du festival.

ARIANE MÉZARD, conseillère en mathématiques

Marguerite Hoffman est ma huitième doctorante. Une doctorante imaginaire. Des mathématiciens imaginaires, il en existe déjà, ne serait-ce que Nicolas Bourbaki. Marguerite, elle, est une jeune femme. Une jeune femme qui aime les mathématiques. Le potentiel de Marguerite était évident. Elle portait la possibilité de montrer la recherche en maths à une échelle inédite au grand public, de proposer une incarnation nouvelle, un modèle féminin. Marguerite allait être une mathématicienne, une héroïne au parcours singulier, une jeune femme libre qui choisit sa vie.

Le processus, proposé par Anna Novion, ne m'était pas si étranger. Trouver un sujet de thèse, travailler la bibliographie, trouver un cheminement vers le résultat de thèse, défendre et présenter à tous les publics le théorème obtenu. Les déformations de représentations galoisiennes, mon thème de prédilection, ne convenaient pas à Marguerite, pas raisonnable du point de vue cinématographique, pas « montrable ». J'ai essayé de la convaincre du contraire en lui parlant d'Andrew Wiles, un de nos héros. Anna m'a alors présenté la pyramide de Goldbach, comme le rêve d'enfance de Marguerite. Pas commode la Marguerite, qui voulait, en toute

simplicité travailler, sur la conjecture de Goldbach ! Nous avons travaillé, trois ou quatre ans, le temps d'un doctorat. Anna revenait vers moi avec des idées de scénario qu'il fallait mettre « en mathématiques » un peu comme « en musique ». J'étais horrifiée quand il a fallu produire une erreur. Une erreur dans un exposé de mathématiques, c'est une mise à mort. Marguerite si jeune, si brillante et déjà finie.

Enfin, j'ai pu rencontrer Marguerite, c'était Ella Rumpf. Laquelle de nous deux était la plus intriguée, l'élève ou le professeur, l'actrice ou son conseiller technique ? Ella était volontaire et partageait avec Anna et moi l'envie de mettre en lumière des mathématiques exigeantes quitte à se confronter aux travaux de médailles Fields Timothy Gowers (1998), Terence Tao (2006) ou James Maynard (2022, deux mois après le tournage). La magie a opéré, en trois mois, j'ai vu Ella se métamorphoser. Ella a intégré l'ENS, au milieu de ses compagnons de route, les autres doctorants Coline, Vadim, Romain, Anthony et Béranger qui n'étaient pas là pour jouer. En la voyant griffonner au stylo plume ou à la craie des équations, nous ignorions qu'elle mettait en place la « Method Acting ».

La préparation de Jean-Pierre Darroussin a duré un mois. Nous nous sommes adaptés à une autre méthode. L'acteur ne se confond avec son rôle que dans l'intervalle moteur/coupé imposé par la réalisatrice. Préalablement, il est dans l'observation, il n'est pas son rôle. Jean-Pierre est Jean-Pierre. Jean-Pierre au cours de topologie algébrique m'interrogeant ensuite sur le groupe d'homotopie de la cour aux Ernest, Jean-Pierre surprenant les élèves du club théâtre caché au fond de l'école, Jean-Pierre à une heure du matin au milieu de la K-Fêt. Julien Frison, lui, a appris les formules de maths de Lucas à une vitesse vertigineuse via des astuces mnémotechniques assez tordues. Il exigeait d'en comprendre le contenu scientifique et l'enjeu émotionnel.

Tout s'est accéléré. Nous avons été pris dans le tourbillon du tournage. Mon bureau est devenu la loge des acteurs, le bureau des doctorants, le plateau de tournage. Seule la salle W est restée elle-même, salle de cours avec présentation du théorème des

nombres premiers. Pour une fois l'attention portée aux craies était partagée au-delà de leurs manipulateurs habituels. Des professionnels reconnaissaient leur son propre, leur intensité de blanc, leur réflexion de la lumière. Entre deux prises, elles bénéficiaient des soins de l'équipe décor. Certaines d'entre elles, ont même été maquillées pour l'occasion pour devenir fluorescentes.

Des moments professionnels, décalés, très heureux pour tous, pas seulement pour les craies. Tous ensemble, nous cherchions à relayer le plaisir lié à l'activité de recherche en mathématiques, l'exigence scientifique, le dépassement de soi, la liberté de création, la confrontation aux autres, l'épanouissement personnel et humain.

Une grande expérience de travail collectif orchestré avec sensibilité par Anna Novion qui a fait des mathématiques un objet cinématographique beau et poétique.



Anna Novion est une réalisatrice franco-suédoise. Après trois courts-métrages, *FRÉDÉRIQUE EST FRANÇAISE* (2001), *CHANSONS ENTRE DEUX* (2002) et *ON PREND PAS LA MER QUAND ON LA CONNAÎT PAS* (2005), elle réalise son premier long-métrage, *LES GRANDES PERSONNES* (2007), avec Jean-Pierre Darroussin et Anaïs Demoustier, sélectionné à la Semaine de la Critique en 2008. Elle réalise ensuite *RENDEZ-VOUS À KIRUNA* (2013), tourné entre la France et la Suède, et reçoit la Pyramide d'Or du Festival du Caire. Plus récemment, elle a réalisé plusieurs épisodes des saisons 4 et 5 du *BUREAU DES LÉGENDES*, série à succès de Canal+. *LE THÉORÈME DE MARGUERITE* est son troisième long-métrage.

Marguerite	ELLA RUMPF
Laurent Werner	JEAN-PIERRE DARROUSSIN
Suzanne	CLOTILDE COURAU
Lucas	JULIEN FRISON de la Comédie Française
Noa	SONIA BONNY

Réalisation	ANNA NOVION
Scénario	ANNA NOVION, MATHIEU ROBIN, MARIE-STÉPHANE IMBERT ET AGNÈS FEUVRE
Adaptation dialogues	MATHIEU ROBIN, ANNA NOVION
Producteurs	MILÉNA POYLO & GILLES SACUTO (TS PRODUCTIONS)
Co-Producteurs	ALINE SCHMID & ADRIAN BLASER (BEAUVOIR FILMS)
Image	JACQUES GIRAULT
Montage	ANNE SOURIAU
Musique originale	PASCAL BIDEAU
Décors	ANNE-SOPHIE DELSERIES
Distribution des rôles	BRIGITTE MOIDON - ARDA, FRANÇOIS GUIGNARD - ARDA
Son	MARC VON STÜRLER, BÉATRICE WICK, ROMAN DYMNY
Direction de production	SOPHIE LIXON
Productrice associée	CONSTANCE PENCHENAT
Assistant réalisation	FRANCK MORAND
Scripte	ALEXIA CHASSOT
Conseillère mathématiques	ARIANE MÉZARD
Costumes	CLARA RENÉ
Maquillage	MARIE GOETGHELUCK
Régie générale	ROMAIN BYACHE
Direction de post-production	DELPHINE PASSANT
Un film produit par	TS PRODUCTIONS
En coproduction avec	FRANCE 2 CINÉMA, RTS RADIO TÉLÉVISION SUISSE, BEAUVOIR FILMS
Avec la participation de	CANAL+, CINÉ+, FRANCE TÉLÉVISIONS
Avec le soutien de	LA RÉGION ILE-DE-FRANCE, L'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE (OFC), CINÉFORUM, LOTERIE ROMANDE
En association avec	COFIMAGE 33, PALATINE ETOILE 20
Avec le soutien de	LA PROCIREP, L'ANGOA
Distribution France	PYRAMIDE DISTRIBUTION
Ventes internationales	PYRAMIDE INTERNATIONAL

FRANCE - SUISSE | 2023 | 112 MINUTES | SCOPE | DCP | 5.1 | COULEUR

photos intérieures : © TS PRODUCTIONS - *Photographe* : Michaël CROTTO
photo de couverture : © TS PRODUCTIONS

**OUTSIDE
THE BOX**



PYRAMIDE
DISTRIBUTION

